

INTRODUCTION

Patricia VICTORIN

Dans ma veste de soie rose
Je déambule morose
Le crépuscule est grandiose
Mais peut-être un beau jour voudras-tu
Retrouver avec moi les paradis perdus?

Christophe

En 1800 Friedrich Schlegel affirme, dans la revue fondatrice du Romantisme allemand *L'Atheneum* : « C'est en Orient que nous devons chercher le romantisme suprême¹ ». Cette recherche d'une forme d'exotisme oriental, comme berceau du pittoresque et résistance à la modernisation du monde occidental, se développe d'abord en Allemagne avant de se répandre en Angleterre, puis en France². Dix ans après la publication du *Divan occidental-oriental* (1819-1827) de Goethe, Victor Hugo fait paraître son recueil *Les Orientales*³ (1829). Dans sa préface, Hugo établissait une comparaison souvent citée comme si elle allait simplement de soi sans qu'il fût nécessaire de l'interroger : à propos de l'Orient, il écrit « Là, en effet, tout est grand, riche, fécond, comme dans le Moyen Âge, cette autre mer de poésie⁴ ». Mais pourquoi cette équivalence entre Orient et Moyen Âge ? Il ne répond que partiellement : l'un et l'autre incarneraient deux phases successives

-
1. Friedrich SCHLEGEL, « Gespräch über die Poesie » : « *Im Orient müssen wir das höchste Romantische suchen.* »
 2. Voir le *Dictionnaire du Romantisme* (dir. Alain VAILLANT), Paris, CNRS éditions, 2012, chapitre intitulé « Poésie et exotisme ».
 3. Victor HUGO, *Les Orientales*, Paris, Hetzel, 1829.
 4. *Ibid.*, p. 4. À noter qu'en 1824, Paulin Paris, dans son *Apologie de l'école romantique*, Paris, Dentu, 1824, invite ses contemporains à se renouveler à deux sources, la poésie étrangère, surtout Byron, et la source médiévale.

de l'Histoire. « Ne verrait-on pas de plus haut et de plus loin en étudiant l'ère moderne dans le Moyen Âge et l'Antiquité dans l'Orient ? » Et toujours dans sa préface : « Bien des critiques le trouveront hardi et insensé de souhaiter pour la France une littérature qu'on puisse comparer à une ville du Moyen Âge⁵. [...] C'est vouloir hautement le désordre, la profusion, la bizarrerie, le mauvais⁶ », à l'opposé de ce que serait la « littérature tirée au cordeau ».

Moyen Âge et Orient incarneraient une sorte de « ça » pour les Occidentaux soucieux de rompre avec l'esthétique classique mais aussi un contrepoint salvateur face à la sécheresse positiviste. L'Orient et le Moyen Âge constituent pour cette Europe du XIX^e siècle un réservoir de merveilles encore enfouies, à redécouvrir, à restaurer, alliant goût du collectionneur qui confine parfois au bric-à-brac kitsch et recherches érudites et philologiques. Le goût pour les études orientales va de pair avec celui pour les études médiévales qui se développent en parallèle⁷. Au même titre que ce Moyen Âge lointain, cet autrefois, image d'une altérité⁸ désormais inaccessible, l'Orient, autre miroir tendu à l'Occident, serait capable de réveiller « ce siècle d'eau sucrée⁹ », selon la formule de Flaubert. Il incarne cet espace libre pour l'imagination, cet ailleurs disponible à parcourir, gros de toutes les projections à venir, une *terra incognita*, entre profusion et désert. À cet égard, le désert oriental fonctionne comme une autre terre *gaste* médiévale ; il en est le double valorisé, le lieu de l'invention et des possibles, comme en témoigne, par exemple,

5. On trouve aussi cette idée sous la plume de Nerval dans son *Voyage en Orient*, à propos du Caire : *Chaque quartier entouré de murs à créneaux, fermé de lourdes portes comme au Moyen-Âge, conserve encore la physionomie qu'il avait déjà sans doute à l'époque de Saladin*, Paris, Garnier Flammarion, 1980, p. 151.
6. Victor HUGO, *op. cit.*, p. 3.
7. Il faudrait mener une étude comparative de ce développement conjoint tant en Allemagne qu'en France, en passant par l'Angleterre.
8. Voir Vincent FERRÉ, « Altérité ou proximité de la littérature médiévale ? De l'importation d'une notion "européenne" en Amérique du Nord », *Perspectives médiévales* « Le Moyen Âge en Amérique du Nord », n° 37, 2016. Voir aussi de Vincent FERRÉ, « Plus médiév(al)iste tu meurs » : divisions disciplinaires, culturelles, linguistiques depuis 1979, et perspectives collectives » in Martin AURELL, Florian BESSON, Justine BRETON et Lucie MALBOS (dir.), *Le médiéviste face aux médiévalismes : rejet, accompagnement ou appropriation ?*, Rennes, PUR, 2023. On consultera aussi Anne BESSON, William BLANC et Vincent FERRÉ (dir.), *Dictionnaire du Moyen Âge imaginaire. Le médiévalisme hier et aujourd'hui*, Vendémiaire, 2022.
9. « Versons de l'eau-de-vie sur ce siècle d'eau sucrée. Noyons le bourgeois dans un grog à 11 mille degrés et que la gueule lui en brûle, qu'il en rugisse de douleur ! » (Lettre à Ernest Feydeau, 19 juin 1861), *Correspondance* de Flaubert, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1980.

l'étrange récit balzacien, *Une passion dans le désert*¹⁰. Le Moyen Âge n'est pas en reste, lui qui offre aussi « un espace de dépaysement culturel quasiment infini ouvert sur le grand large de l'imaginaire... », écrit Christian Amalvi¹¹.

Voyager en Orient au XIX^e siècle, c'est opérer un décentrement et faire converger Orient et Moyen Âge, incarner le Moyen Âge dans l'Orient, orientaliser le Moyen Âge (ou médiévaliser l'Orient), le berceau de l'enfance de la civilisation occidentale, en retrouvant « les souvenirs de ce moyen âge héroïque et chrétien trop longtemps dédaigné par les savants modernes », écrit l'érudit orientaliste Joseph Michaud dans la lettre LXXXVI adressée à Poujoulat¹² en janvier 1831. C'est ce que relève John Ganim en écrivant dans son ouvrage qui met en regard Médiévalisme et Orientalisme :

*The Medieval is accorded a direct connection to modernity, explaining the origin of national and civil identity, while the Orient is a living museum of the past, bracketed off from modern development or even excluded from the potential for development*¹³.

Se développe aussi au XIX^e siècle le mythe d'un Orient salvateur, thérapeutique, qui guérirait de la mélancolie, du spleen ou de ce que Gautier nomme la « maladie du bleu¹⁴ » une génération de jeunes gens désenchantés. Plongée dans l'autrefois et voyage dans l'ailleurs seraient les deux échappées belles de la jeunesse romantique, la même quête nostalgique du paradis perdu. De surcroît, cette quête nostalgique d'un autrefois et d'un ailleurs exotiques repose sur une double tension : le goût pour ce qui est *autre* mêlé à un désaveu (ou dégoût?) de

10. Dorothy KELLY, « Balzac's Disorienting Orientalism: *Une Passion dans le désert* », *Nineteenth-Century French Studies*, vol. 40, n° 1/2, automne-hiver 2011-2012, p. 1-17.

11. Christian AMALVI, *Le goût du Moyen Âge*, Paris, Plon, 1996, p. 56.

12. Joseph-François MICHAUD, *Correspondance d'Orient* 1830-31, t. IV, Paris, Ducollet, 1834, p. 30.

13. John M. GANIM, *Medievalism and Orientalism: Three essays on Literature, Architecture and Cultural identity*, Basingstoke, Palgrave Macmillan, 2016, p. 87.

14. Alain MONTANDON, « Mélancolie de Théophile Gautier », in *Études littéraires*, 42 (3), 2011, p. 105-118 : « Nous commençons à ressentir les atteintes d'une maladie bizarre à laquelle nous sommes sujet, et que nous appellerons la *maladie du bleu*. Aucune nosographie n'en fait mention à notre connaissance. Elle se développe chez nous, après une saison pluvieuse, sous l'influence d'une atmosphère grise et attristée de brouillard ; nous tombons d'abord dans un dégoût de toutes choses, dans un marasme profond. Nos amis nous deviennent insupportables, les plus douces relations nous sont à charge, aucun livre ne nous amuse, nul spectacle ne nous distrait ; nous avons la nostalgie de l'azur. » Extrait de *Voyage en Algérie*, Théophile Gautier (cité par A. Montandon, p. 107). Voir aussi Sarga MOUSSA, « La métaphore de "l'homme malade" dans les récits de voyage en Orient », in *Romantisme : la revue du dix-neuvième siècle*, Paris, Armand Colin, 2006, p. 19-28.

soi¹⁵. Si l'on peut établir une comparaison entre Moyen Âge et Orient, cela tient certes aux objets mêmes, à leur part d'altérité et d'exotisme, mais pas uniquement, cela tient aussi aux discours, aux recherches, aux fictions sur ces « objets ». « L'orientalisme s'affirme ainsi comme un retour aux sources, aux origines, comme le cheminement d'une renaissance, d'une quête de soi-même à travers l'image antinomique et mythique de l'Autre¹⁶ », écrit justement David Vinson. Cette phrase vaudrait aussi pour le Moyen Âge tel qu'il est appréhendé au XIX^e siècle. L'Orient (les Orient) au même titre que le Moyen Âge (les Moyen Âge) sont des constructions¹⁷ qui doivent peut-être se comprendre, s'interpréter l'une par rapport à l'autre. John Ganim va dans le même sens avec cette formule percutante : « *The Middle Ages represented in time what the Orient represented in space, an "other" to the present development of Western Civilization*¹⁸. » Et c'est l'objet de cet ouvrage que de faire miroiter ensemble les orientalismes et les médiév(al)ismes au lieu de les séparer comme c'est trop souvent le cas aujourd'hui. Les deux fabriques, imaginaires et érudites, témoignent d'une nostalgie profonde de ce XIX^e siècle européen qui rompt peut-être avec la curiosité du XVIII^e siècle.

S'il existe nombre d'ouvrages consacrés au Médiévalisme ou à l'Orientalisme¹⁹, les travaux croisant les deux concepts sont rares et se réduisent à ma

15. Cf. Jean-François STASZAK, « Qu'est-ce que l'exotisme », *Le Globe*, t. 148, 2008, p. 7-30, (p. 15 particulièrement).

16. David VINSON, « L'Orient rêvé et l'Orient réel au XIX^e siècle : L'univers perse et ottoman à travers les récits de voyageurs français », *Revue d'histoire littéraire de la France*, vol. 104 (1), 2004, p. 71-91, [DOI:10.3917/RHLE.041.0071] (citation, p. 74).

17. Simone BERNARD-GRIFFITHS, Pierre GLAUDES et Bertrand VIBERT (éd.), *La Fabrique du Moyen Âge au XIX^e siècle. Représentations du Moyen Âge dans la culture et la littérature françaises du XIX^e siècle*, Paris, Honoré Champion, « Romantisme et Modernités », n° 94, 2006.

18. John M. GANIM, *op. cit.* Cet ouvrage construit en trois parties explore « The Middle Ages as genre », puis « The Middle Ages as Genealogy, or, The White Orient » et enfin « The Middle Ages as display ». On trouve aussi des articles qui traitent du médiévalisme et de l'orientalisme en lien avec le colonialisme (voir p. 85).

19. Citons ici notamment Raymond SCHWAB, *La Renaissance orientale*, Paris, Payot, 1950 ; Edward W. SAID, *L'Orientalisme. L'Orient créé par l'Occident*, Paris, Seuil, 2005 (1978, 1980) ; pour une mise au point sur l'importance des travaux de Schwab dans l'élaboration de la thèse de Said et la manière dont ce dernier se démarque de son prédécesseur, on lira avec grand profit l'article de Sarga MOUSSA, « Edward W. Said lecteur de Raymond Schwab », *Sociétés et Représentations*, n° 37, 2014/1, p. 69-78 ainsi que celui de Sophie BASCH, « Un autre orientalisme : situation de Raymond Schwab (1881-1956), entre Élémer Bourges et Edward Said », in Michel ESPAGNE et Perrine SIMON-NAHUM (dir.), *Passeurs d'Orient. Les Juifs dans l'orientalisme*, Paris, Éditions de l'éclat, 2013, p. 85-106. François POUILLON et Jean-Claude VATIN (dir.), *Après l'orientalisme. L'Orient créé par l'Orient*, Paris, IISMM, Karthala, 2011. Pour la question du Médiévalisme, citons ici notamment Vincent FERRÉ (dir.), *Médiévalisme : modernité du Moyen Âge*, Paris,

connaissance à un seul ouvrage anglo-saxon : *Medievalism and Orientalism*²⁰ de John M. Ganim paru en 2016 ; cet ouvrage dense et érudit n'hésite pas à puiser dans la matière médiévale pour montrer comment « The Middle Ages orientalized its own past²¹ » en analysant notamment le rôle joué par le *Brut* de Geoffrey de Montmouth, l'emprise du paradigme biblique dans les récits de fondation... Il analyse le rôle des antiquaires britanniques dans la construction d'un discours historiographique orientaliste et la façon dont il a influencé les écrivains, comme Milton, mais aussi les théories des origines « orientales » de la littérature et de l'architecture britanniques. Le propos de John Ganim est toutefois différent du nôtre dans la mesure où il analyse les influences mutuelles entre le Moyen Âge européen et les cultures orientales principalement dans le contexte anglo-saxon.

On a souvent dit que, dans l'imaginaire collectif occidental, l'Orient se déploie selon deux paradigmes principaux : d'un côté, celui du despotisme oriental, de la barbarie et de la décadence, paradigme développé surtout au XVIII^e siècle à la suite de Montesquieu²² dans *De l'esprit des lois* (en 1748) et que l'orientaliste Anquetil Duperron s'emploiera à critiquer avec un succès relatif. D'un autre côté, la thématique du sensuel et du pittoresque privilégiée au XIX^e siècle dans la perspective romantique. Or ce même constat pourrait fort bien s'appliquer à la représentation du Moyen Âge, Moyen Âge obscur et décadent que l'on trouve aussi sous la plume d'un Voltaire. De fait, cette fictionnalisation de l'Orient²³ recèle de nombreuses accointances avec la fictionnalisation du Moyen Âge à la même époque. L'Orient, avec ses minarets, ses eunuques et son gynécée n'a rien à envier au Moyen Âge avec ses châteaux à tourelles, ses ponts-levis, sa chambre des dames et ses ménestrels, un Moyen Âge troubadour ou cathédrale que moque Gautier dans la Préface de *Mademoiselle de Maupin*. Certes, on pourrait relever qu'à la sensualité de l'odalisque répond le dédain de la Dame sans Mercy... Si l'on a bel

L'Harmattan, coll. « Itinéraires. Littérature, textes, cultures », 2010 ; et Michèle GALLY, *À la croisée des temps. Les avatars littéraires du Moyen Âge*, Paris, CNRS Éditions, 2022. Voir la bibliographie *infra*.

20. John M. GANIM, *op. cit.* Voir Kathleen DAVIS et Nadia R. ALTSCHUL, « Orientalism, Medievalism, Colonialism and Militarized Mercantilism », in Joanne PARKER et Corinna WAGNER (ed.), *The Oxford Handbook of Victorian Medievalism*, 2020, p. 416-429.

21. *Ibid.*, p. 58.

22. Il faudrait rappeler ici combien la critique du despotisme oriental est d'abord une critique du pouvoir de Louis XIV chez Montesquieu, un miroir tendu à la France donc et non une critique de l'Orient comme cela a été souvent soutenu.

23. Il conviendrait de parler des Orientaux nombreux et divers comme il faudrait dire les Moyen Âge, la période s'étendant sur dix siècles.

et bien « orientalisé l'oriental » selon la formule désormais célèbre d'E. Saïd²⁴, on a de la même manière médiévalisé ou pire « moyenâgisé » le Moyen Âge. À l'instar de Gautier à propos du Moyen Âge troubadour, Flaubert ne manque pas de moquer les clichés orientalistes²⁵ :

On a compris jusqu'à présent l'Orient comme quelque chose de miroitant, de hurlant, de passionné, de heurté. On n'y a vu que des bayadères et des sabres recourbés, le fanatisme, la volupté, etc. En un mot, on en reste encore à Byron. Moi je l'ai senti différemment. Ce que j'aime au contraire dans l'orient, c'est cette grandeur qui s'ignore, et cette harmonie des choses disparates. Je me rappelle un baigneur qui avait au bras gauche un bracelet d'argent, et à l'autre un vésicatoire. Voilà l'Orient vrai et, partant, poétique : des gredins en haillons galonnés et tout couverts de vermine. Laissez donc la vermine, elle fait au soleil des arabesques d'or (Lettres à Louise Colet, 27 mars 1853).

Cette image flaubertienne de la *discordia concors*²⁶ et de l'alliance du beau et du laid n'est pas sans évoquer le concept hugolien de grotesque lui-même intrinsèquement lié au Moyen Âge et surtout à sa représentation romantique. Ainsi la mythologie romantique, dès les années 1820-1830, fabrique dans le même geste unificateur l'Orient et le Moyen Âge, comme sources auxquelles puiser le renouvellement de la culture européenne. Comme Hugo, de nombreux écrivains du XIX^e siècle puisent conjointement aux deux sources et creusent les deux sillons de l'Orient et du Moyen Âge. Parmi eux, on peut citer au premier chef Chateaubriand, mais encore Flaubert, Nerval, Gautier²⁷... Ce constat vaut aussi pour les érudits puisque figures de médiévistes et d'orientalistes ne cessent de se croiser jusqu'à parfois s'incarner en un seul et même individu. Les savants et

24. Edward W. SAÏD, *L'Orientalisme. L'Orient créé par l'Occident*, [Orientalism, 1978], traduction de Catherine Malamoud, préface de Tzvetan Todorov, Paris, Le Seuil, 1980.

25. Francis LACOSTE, « L'Orient de Flaubert », In *Romantisme*, 2003, n° 119. Le privé et le social, p. 73-84, (citation de Flaubert p. 79).

26. Sur cette notion, on pourra consulter Amy HENEVELD, « *Concordia discors* : l'harmonie de l'écriture médiévale », *Médiévales*, 66, printemps 2014, en ligne 5 juillet 2016, consulté le 7 juin 2020, [<http://journals.openedition.org/medievales/7183>] ; [<https://doi.org/10.4000/medievales.7183>].

27. Théophile GAUTIER, *L'Orient*, tome 1, Paris, G. Charpentier, 1882, p. 319. « Lahore noue autour de ses reins une ceinture de tours et de fortifications en style moyen âge orientalisé ; des fossés, dont l'eau verte a des caïmans pour grenouilles, font comme une frange verte à sa robe rouge ; car Lahore, comme Munich, est presque toute peinte avec ce rouge antique si cher au roi de Bavière. De ce fond sombre s'élancent, comme des mâts d'ivoire, les minarets des mosquées et les aiguilles fleuries des pagodes en albâtre ou en marbre. Dans les rues étroites fourmille un peuple innombrable, étrange et bariolé comme un rêve ; des formes que l'on croyait disparues avec le moyen âge revivent là dans une splendeur Orientale. »

érudits peuvent être tour à tour ou à la fois médiévistes et orientalistes incarnant la tentation de l'autrefois, de l'ailleurs, deux possibles de l'altérité. Cette tension entre le même et l'autre est encore sensible dans les voyages. On voyage à deux en Orient et lorsqu'on écrit de la fiction ou de la poésie orientaliste, on n'hésite pas à demander l'éclairage d'un spécialiste dans un réel dialogue entre l'écrivain et le savant²⁸. Toujours cette figure du double²⁹ qui n'est pas seulement, comme on l'a dit et répété, l'image de la tension entre l'Occidental et l'Oriental, mais peut-être ces deux facettes que sont le Moyen Âge et l'Orient, c'est du moins l'hypothèse que je formulerai ici. Ainsi Orient et Moyen Âge seraient deux faces d'une même médaille, deux modalités de l'exotisme et de l'altérité, dans lesquelles l'Occident se serait miré pour retrouver la part de soi oubliée ou refoulée, entre fantasme et projection, entre identité lointaine et altérité proche.

Dans cette optique, on pourrait dire que médiévisme et médiévalisme sont des exotismes au même titre que les Orientalismes. La langue anglaise distingue exotisme d'un objet (*exotism*) et goût pour la chose exotique (*exoticism*), et ce, contrairement à la langue française qui n'a qu'un mot pour dire les deux réalités pourtant fort différentes. Il serait judicieux de réintroduire cette distinction entre ces deux notions pour éviter tout flou conceptuel : l'exotisme, donc et le néologisme exoticisme. La construction ou la fabrique des matières médiévales et orientales prend sa source dans une érudition (philologique et linguistique) et dans la fiction qui se développent conjointement. Loin de se construire séparément ou sur le mode de la concurrence ou de la rivalité, le goût pour le Moyen Âge et l'engouement pour l'Orient participeraient d'un même processus plus général d'exoticisme, hypothèse qui permettrait peut-être une remise en perspective des discours sur l'orientalisme et sur le médiévisme.

On compte aujourd'hui quelques travaux, encore trop peu nombreux, sur la question de l'exotisme en lien avec l'Orient dans la littérature médiévale³⁰ alors

28. Cf. Pierre LARCHER, *Orientalisme savant, orientalisme littéraire*, Arles, Actes Sud, 2017.

29. Sur cette question qui mériterait encore analyse, voir les stimulantes réflexions de Lise SCHREIER, *Seul dans l'Orient lointain. Les voyages de Nerval et Du Camp*, Saint-Étienne, Publications de l'université de Saint-Étienne, 2006, p. 10-12 notamment.

30. Cf. Catherine GAULLIER-BOUGASSAS (dir.), « Un exotisme littéraire médiéval ? », *Bien dire et bien apprendre (revue de médiévistique)*, n° 26, 2008 ; *Images et signes de l'Orient dans l'Occident médiéval*, CUERMA, *Senefiance* n° 11, 1982 ; Peter STABEL, « "Le goût pour l'Orient". Demande cosmopolite et objets de luxe à Bruges à la fin du Moyen Âge », *Histoire urbaine*, vol. 30, n° 1, 2011, p. 21-39 ; Michael BERNSEN, « Ex oriente lux ? La contribution de l'Orient à la quête identitaire de l'Occident au Moyen Âge et à l'époque moderne », *Babel*, n° 32, 2015, en ligne 1^{er} juillet 2016, consulté le 2 mai 2019, [<http://journals.openedition.org/babel/4183>] ; [10.4000/babel.4183]. Marion UHLIG, « Quand "Postcolonial" et "Global" riment avec "Médiéval" : sur

même que le Moyen Âge littéraire n'a cessé de réfléchir sur ces interactions et inter-pénétrations entre monde chrétien et monde musulman, en termes divers d'opposition (croisade et chanson de geste), réconciliation et conversion (roman idyllique, ou chanson de geste tardive, par exemple). L'exotisme médiéval se décline souvent à travers l'altérité sarrasine, les *mirabilia* et autres monstres ou créatures des Bestiaires, ou encore l'espace oriental, autant de motifs appelés à devenir des *topoi*. Dans cette approche, l'exotisme est souvent relié aux concepts de merveilleux et de fantastique comme en témoigne par ailleurs le titre de l'ouvrage que Jurgis Baltrusaitis consacrait à l'art gothique en 1955 dans *Le Moyen Âge fantastique : Antiquités et exotismes dans l'art gothique*, dans lequel il explore tout ce que l'art gothique doit au bestiaire hérité de l'antiquité, aux motifs iconographiques orientaux (feuilles de décor islamique) ou encore à la démonologie chinoise. D'une certaine manière la littérature médiévale invente l'orientalisme en lien avec les *mirabilia*, l'altérité, la flore, la faune... Mais ce premier aspect, s'il mérite encore d'être développé, ne sera pas mon objet d'étude. Il n'existe en effet, à ma connaissance, aucun travail sur le lien que l'on doit nouer entre la fabrique du médiévalisme et de l'orientalisme, autour du concept fédérateur de l'exoticisme.

Olivier Dumoulin propose un rappel lexicologique salutaire, mais lacunaire, sur les termes « Moyen Âge » et « médiéviste » ainsi que son corollaire populaire « moyenâgiste ».

Avant Littré en 1868, « médiéviste » est ignoré, de même que « médiéval » ; « Moyen Âge » règne seul depuis que le dictionnaire de l'Académie l'a pleinement intronisé en 1835. Il a fallu attendre sa réhabilitation romantique pour que le terme devienne commun. « Moyen Âge » s'impose alors sans partage puisque Balzac désigne sous le vocable « moyenâgiste » celui qui « estime ou admire le Moyen Âge ».

Il faudrait ajouter que sous la plume de Balzac le mot « moyen-âgiste » est connoté très négativement comme en témoigne l'occurrence indiquée dans le

quelques approches théoriques anglo-saxonnes », *Perspectives médiévales*, 35, 2014, mis en ligne le 1^{er} janvier 2014, consulté le 20 novembre 2017 [<http://peme.revues.org/4400>; [10.4000/peme.4400]. L'article de M. Uhlig gagnerait à être mis en regard avec celui de Vincent FERRÉ, « *Medievalism et cultural studies* : enjeux et impensés d'une proximité revendiquée » (2008), in Antonio DOMINGUEZ LEIVA, Sébastien HUBIER, Philippe CHARDIN et Didier SOULLER (dir.), *Études culturelles. Anthropologie culturelle et comparatisme* (XXXV^e congrès de la SFLGC), Dijon, Centre « Textes et cultures »/Éditions du Murmure, 2010, vol. 2, p. 187-197 ; *D'Orient en Occident. Les recueils de fables enchâssées avant les Mille et une Nuits de Galland (Barlaam et Josaphat, Calila et Dimna, Disciplina clericalis, Roman des Sept Sages)*, édité par Marion UHLIG et Yasmina FOEHR-JANSSENS, Turnhout, Brepols, 2014.

Trésor de la Langue française : « Les châteaux de Chambord, de Blois, d'Amboise [...] sont d'admirables monuments où respirent les merveilles de cette époque si mal comprise par la secte littéraire des moyen-âgistes » (Balzac, *Le Martyr calviniste*, 1841, p. 87).

Le substantif *moyenâgisme* est également avéré, avec un sens péjoré, précise encore le *Trésor de la Langue Française* : « C'est de cette époque [napoléonienne], c'est du succès du style troubadour et du style cathédrale que date, en France, la passion du bric-à-brac et du bibelot ancien. Un "moyenâgisme" exaspéré, véritable furor gothicus, s'empare, tant à Paris qu'en province, de toute une société » (Kunstler, *Art XIX^e siècle*, 1954, p. 33).

Médiéviste, tout comme médiéval, vient d'Angleterre où le terme est attesté dès 1827 pour l'objet, dès 1853 pour les études d'histoire. Dès l'invention de « médiéval » le néologisme ne s'inscrit plus du côté du « Moyen Âge » mais dans le camp médiéval. Son caractère savant explique d'ailleurs la disgrâce de la première famille de termes, avec la victoire de médiéval sur « moyenâgeux » devenu péjoratif selon la pente caractéristique de l'évolution du lexique français vers le terme savant³¹.

Le mot « médiévisme » désigne le « Goût, (la) connaissance, (l') étude de la période du Moyen Âge ou de l'un de ses aspects ». Dès 1813 paraît la *Gaule poétique* du futur procureur Marchangy, romancement du moyen âge dont l'influence sera très sensible vers 1820, jusqu'à ce que le médiévisme sentimental trouve un autre véhicule dans Walter Scott (Thibaudet, *Histoire de la littérature française*, 1936, p. 64).

À cette époque, le médiévisme désigne donc l'étude du Moyen Âge au même titre que sa mise en fiction littéraire. Très vite, le mot se colore d'une teinte péjorée.

Le mot « orientaliste », attesté dès 1799 au sens de « spécialiste des langues et des civilisations orientales » (*Magasin encyclopédique*, xxv, 122), apparaît dans le *Dictionnaire de l'Académie* en 1835, et renvoie d'abord au Spécialiste des langues et des civilisations orientales, puis (Personne) spécialisée dans la représentation de sujets d'inspiration orientale ou exotique. Ce second sens apparaît en 1877 sous la forme substantivée : « artiste qui peint des sujets d'inspiration orientale ».

Quant au mot « Orientalisme », il fait son apparition en 1826 au sens de « système de ceux qui prétendent que les peuples occidentaux doivent à l'Orient leur origine, leurs langues, leurs sciences » (Malte-Brun ap. A. Balbi, *Atlas ethnographique du globe*, introduction, Paris, p. 5). Dès 1840 on relève le sens de « science des choses de l'Orient ». Puis en 1846 « imitation des mœurs de l'Orient ; goût des

31. Olivier DUMOULIN, « La tribu des médiévistes », *Genèses*, n° 21, 1995. *Le nazisme et les savants*, p. 120-133.

choses de l'Orient » (Dumas père, *Monte-Cristo*, t.1, p. 600) ; avant de généraliser le sens en 1846 au « caractère oriental » (Baudelaire, *Salon de 1846*³²).

Outre le fait qu'orientalisme et médiév(al)isme désignent tous deux une érudition et une spécialité savante mais aussi un goût et une fiction littéraire, l'autre point commun entre ces deux disciplines serait l'appétence pour l'exotisme³³. L'invention de l'exotisme advient au début du xvii^e siècle, selon Jean-Marc Moura³⁴, lorsque s'effectue le glissement d'une valeur objective (l'étranger) à une valeur impressive (l'étrange) qui engendre la nouvelle catégorie de l'exotisme. L'exotisme est un concept qui se répand avec l'avènement de l'Orientalisme, du Médiévalisme et plus largement du Romantisme. Moyen Âge et Orient ouvrent en grand la voie de « l'étrangement ». Mais l'exotisme, au même titre que l'Orient ou le Moyen Âge, est d'abord un point de vue, extérieur et à distance, rappelle Jean-François Staszak :

L'exotisme n'est ainsi jamais un fait ni la caractéristique d'un objet : il n'est qu'un point de vue, un discours, un ensemble de valeurs et de représentations à propos de quelque chose, quelque part ou quelqu'un. Parler d'exotisme, c'est moins analyser un objet que le discours d'un sujet à son endroit. La question « qu'est-ce qui est exotique ? » est en ce sens seconde par rapport à la question « pour qui ? »³⁵

On trouve l'adjectif « exotique », emprunté au latin *exoticus* (lui-même pris au grec *exotikos* pour désigner ce qui est étranger, extérieur, au-dehors) pour la première fois en français sous la plume de Rabelais (1552) lorsqu'il évoque « diverses tapisseries, divers animaux, poissons, oiseaux et autres marchandises exotiques et pérégrines qui estoient en l'allée du môle et par des halles du port » (*Quart Livre*, 1548). Le mot exotique fonctionne ici avec l'adjectif « pérégrines » qui renvoie au lointain, à l'ailleurs. L'adjectif devient usuel à partir du xviii^e siècle, renvoyant « à ce qui n'appartient pas à la civilisation de la personne qui parle » (*Dictionnaire historique de la langue française*, Alain Rey). On l'emploie particulièrement pour désigner une plante (*versus* indigène). Il faut attendre le xix^e siècle pour que le substantif fasse son apparition dans la langue française désignant « le goût pour les cultures très différentes de celles de l'Europe, souvent avec une idée de pittoresque superficiel », précise Alain Rey, dans son *Dictionnaire historique de la langue française*. L'exotisme « est accueilli dans les salons parisiens au début des années 1860 – les frères Goncourt parlent du « sens de l'exotisme » en

32. Charles BAUDELAIRE, *Salon de 1846*, Paris, Lévy, 1846, « De quelques coloristes », p. 50.

33. Voir VICTOR SEGALÉN, dans son *Essai sur l'Exotisme*, qui écrit : « Exotisme. Mot compromis et gonflé, abusé, prêt d'éclater, de crever, de se vider de tout », p. 73.

34. Jean-Marc MOURA, *Lire l'exotisme*, Paris, Dunod, 1993.

35. Jean-François STASZAK, art. cité, (p. 8 pour la citation).

pensant déjà au « sentiment » et au goût de l'exotique – et deviendra courant vers la fin du siècle³⁶ ». L'exotisme est encore aujourd'hui pensé comme un « concept mou, souvent évoqué à propos de l'analyse des discours sur l'autre, des imaginaires³⁷ », souvent connoté négativement comme une forme d'emprise colonialiste. On peut aussi penser ce goût pour l'exotisme en lien avec la construction de l'orientalisme, comme Edward Saïd nous invite à le faire dans son ouvrage devenu une référence pour les études postcoloniales, mais aussi, et cet aspect n'est jamais évoqué, avec la construction du Moyen Âge et le Médiévalisme.

À propos de l'orientalisme, s'inspirant de l'ouvrage de Raymond Schwab, *La renaissance orientale*, daté de 1950, Edward Saïd écrit :

Ce mot était un merveilleux synonyme d'exotique, de mystérieux, de profond, de séminal ; c'est une transposition plus récente vers l'est d'un enthousiasme du même ordre ressenti par l'Europe pour l'Antiquité grecque et latine au début de la Renaissance. En 1829, Hugo fait de ce changement une orientation : « Au siècle de Louis XIV on était helléniste, maintenant on est orientaliste. » L'orientaliste du dix-neuvième siècle était donc soit un savant (sinologue, islamisant, spécialiste de l'indoeuropéen), soit un enthousiaste de talent (Hugo dans les Orientales, Goethe dans le Divan occidental-oriental) ou les deux (Richard Burton, Edward Lane, Friedrich Schlegel)³⁸.

Si le lien évoqué ici entre exotisme et Orient, exotisme et orientalisme, est légitime et largement admis, même s'il s'agit souvent de dénoncer l'instrumentalisation au service d'une politique colonialiste par l'Occident³⁹, c'est sur le versant de l'exotisme et du médiévalisme que je souhaiterais me pencher.

Nous nous proposons d'interroger ces liens entre le Moyen Âge et l'Orient de la fin du XVIII^e siècle au XIX^e siècle en France tant chez les écrivains et artistes que chez les savants et historiens. Il s'agira dans un premier temps d'envisager le dialogue entre savants et écrivains, la porosité entre les univers d'antiquaires, les croisements entre écoles de philologie dédiée au Moyen Âge et à l'Orientalisme,

36. Cf. Anaïs FLÉCHET, « L'exotisme comme objet d'histoire », *Hypothèses*, vol. 11, n° 1, 2008, p. 15-26.

37. Anaïs FLÉCHET, *ibid.* ; Voir Tzvetan TODOROV, *Nous et les Autres. La réflexion française sur la diversité humaine*, Paris, Seuil, 1989. On lira aussi l'ouvrage de Jean-Marc MOURA, *La Littérature des lointains. Histoire de l'exotisme européen au XX^e siècle*, Paris, Honoré Champion, 1998. Voir le très éclairant article de Leonid HELLER, « Décrire les exotismes : quelques propositions », *Études de lettres*, 2-3, 2009, p. 317-348 ; Sarga MOUSSA, « Dire l'Orient », *L'Exotisme*, Paris, Didier, p. 179-188, 1988.

38. Edward W. SAÏD, *op. cit.*, p. 68.

39. Cet aspect est suffisamment documenté sans qu'il soit besoin de développer ici.

de réfléchir aux usages historiques des matières médiévales et orientales. Comme le souligne encore John Ganim :

*In the late nineteenth century, one finds scholars moving from Oriental to medieval studies as easily as an earlier generation of enthusiasts moved from medieval to Oriental studies*⁴⁰.

La première partie s'ouvre sur une réflexion autour d'un personnage qui nous a semblé emblématique pour penser l'exotisme et l'exoticisme. À travers le curieux exemple d'un antiquaire épris de Moyen Âge et voyageur infatigable qui a sillonné le monde, Patricia Victorin interroge le concept de médiévisme exotique tel qu'il a pu se développer sous la plume du Chevalier de Fréminville à la fin du XVIII^e-début du XIX^e siècle. D'une certaine manière, cet antiquaire annonce le changement de paradigme et le passage d'un exoticisme médiéval qui perdure vers un exoticisme oriental qui l'accompagne, les deux se ressourçant l'un l'autre. Après quoi l'autrice propose quelques réflexions sur les croisements entre études médiévales et études orientales à travers trois entrées : une matière : *Le Roman d'Antar*, une manière : la chrestomathie, et quelques figures emblématiques des études médiévales et orientalistes, notamment Claude Fauriel, Francisque Michel ou Edgar Quinet. Il ne s'agit ici que de quelques jalons qui témoignent de ces passerelles entre les deux univers.

Alain Corbellari nous invite à une réflexion inédite sur « Ernest Renan entre celtisme et sémitisme », dont les travaux orientalistes et médiévistes se mêlent et qui opère d'intéressants parallèles entre la conception du Celte et celle du Berbère. L'auteur nous fait pénétrer plus avant dans les ambiguïtés de sa pensée et mesurer l'apport de Renan dans la double réflexion sur le Moyen Âge et l'Orient. « Orientaliste célèbre, mais médiéviste méconnu, il a ainsi égrené les éléments de son système dans des contributions où il ne perd jamais de vue une axiologie centralisatrice, foncièrement progressiste et farouchement euro-centrée. », écrit-il encore.

Christian Amalvi étudie la fortune et « le succès de la monumentale *Histoire des Croisades* (publiée de 1812 à 1822) de Joseph-François Michaud (1767-1839), témoignage vivant de l'intérêt du monde catholique et légitimiste pour le Médiévalisme et l'Orientalisme tout au long du XIX^e siècle ». Son auteur est le rédacteur en chef de *La Quotidienne*, feuille légitimiste, homme politique, député royaliste de l'Ain ; il est aussi historien catholique ultramontain. Cette *Histoire des Croisades* ne se contente pas d'exalter une épopée militaire inspirée par la foi, mais entend bien réhabiliter la Chrétienté médiévale dans son ensemble, dont le pasteur naturel et éternel était le souverain pontife. Cet ouvrage, qui fut un

40. John GANIM, *op. cit.*, p. 87.

succès de librairie, possède une traduction iconographique, la *Salle des Croisades* au château de Versailles dont la fréquentation populaire a probablement contribué à nourrir l'imaginaire colonial de la société française entre 1880 et 1962. L'historien Christian Amalvi étudie aussi la vulgarisation de l'œuvre et son devenir dans les abrégés à l'usage de la jeunesse des écoles chrétiennes réédités jusqu'en 1914.

À la manière d'Umberto Eco, Richard Trachsler nous entraîne dans une enquête érudite sur le *Sacro Catino* qui fait partie du trésor de la Cathédrale de San Lorenzo de Gênes depuis que des croisés, dit-on, ont rapporté l'objet – il s'agit d'un plat creux de forme hexagonale d'une cinquantaine de centimètres de diamètre – d'Orient après le sac de Césarée. Le plat, on le sait aujourd'hui, est en cristal de Byzance et date du ix^e ou x^e siècle au plus tôt. Sa couleur verte et lumineuse qui évoquait l'émeraude lui a valu d'être doté d'une aura extraordinaire. Très tôt, souligne Richard Trachsler, à la faveur du témoignage de Jacques de Voragine, auteur d'une *Chronique de Gênes*, l'objet est identifié avec le plat qui aurait servi au moment de la dernière Cène. Ce serait donc le Graal. Cette identification, comme la réfutation dont elle a fait l'objet, soulève des questions idéologiques, où transparaissent autant la fascination de l'Orient que la vénération de la Terre Sainte. Les érudits de l'Académie des Sciences de l'Institut de France, qui examinèrent l'objet rapporté à Paris après la campagne italienne de Napoléon, ont joué leur rôle : ils établirent que le plat était en verre, non en émeraude et qu'il datait du ix^e ou x^e siècle et non pas de l'époque du Christ. Ils ont ainsi littéralement cassé le mythe. Le plat, renvoyé à Gênes après la défaite de Napoléon, était brisé en dix morceaux dont un n'a jamais été retrouvé. À travers la narration de cette anecdote qui n'a rien d'anecdotique, on peut ressaisir sous un nouveau jour les enjeux tant politiques que symboliques autour de l'invention du mythe du Graal.

Marion Uhlrig revient pour sa part sur un autre mythe, celui des Assassins, et analyse le mouvement par lequel les auteurs du xix^e et de la première moitié du xx^e siècles récupèrent pour les faire leurs les projections et les fantasmes littéraires du Moyen Âge occidental sur l'Orient. Cette tendance à la réappropriation est particulièrement vraie dans le cas du mythe du Vieux de la Montagne et des Assassins qui connaît un second âge d'or sous l'impulsion de Théophile Gautier, Charles Baudelaire, Gérard de Nerval ou encore Gustave Flaubert, trop heureux de trouver dans cette trame légendaire non seulement un support à leurs expérimentations littéraires inspirées par la consommation de haschisch et d'opium, mais aussi et plus largement un parfait *exemplum* orientaliste. En effet, l'histoire de la secte des Assassins, ou Haschischins, et de leur terrifiant chef Hassan-el-Sabbah n'a rien d'historique ; au contraire, elle s'inspire directement des récits médiévaux de Marco Polo, de Jean de Mandeville, de Jean de Joinville, de la chanson de

Baudouin de Sebourg et d'autres qui, à l'occasion d'un premier âge d'or entre le XII^e et le XV^e siècles, l'élaborent en mythifiant et mystifiant très largement les témoignages réels de voyageurs revenus des fiefs d'Alamut et de Masyaf.

Il s'agit pour Marion Ulhlig d'examiner dans quelle mesure les orientalismes du Moyen Âge et du Romantisme se recourent, et en quoi la médiatisation par le Moyen Âge influence l'orientalisme du XIX^e siècle. Elle analyse aussi les raisons qui sont à l'origine de la démarche consistant à puiser dans son propre passé les représentations de l'ailleurs oriental. Si le Moyen Âge et l'Orient sont ramenés sur le même plan, comme deux représentants de l'exotisme, ou de l'altérité radicale, est-ce à dire qu'ils sont sujets à la même tentation de « colonisation » – pour reprendre un terme propre aux études postcoloniales – par la littérature du XIX^e siècle?, se demande-t-elle avec pertinence et nuance.

Avec « Lors fera chastiaus en Espagne », Marie Blaise nous convie à un itinéraire dans l'histoire complexe de l'Espagne, et de ses « strates mémorielles multiples, imaginaires, historiques »... Lieu privilégié de la conjointure entre Orientalisme et Médiévalisme, « las Espanas » plurielles sont un espace de réflexion singulier pour penser la rencontre des deux veines où « l'étranger devient familier, et en cela étrangement inquiétant », écrit-elle. Image d'un passé recomposé entre deux récits, désir de *Reconquista* et espoir de la *Convivencia*, l'Espagne oscille entre juxtaposition et confluence de deux univers. Cette « terre des songes » selon la formule de Chateaubriand, est un lieu palimpsestique à l'image de L'Alhambra : « L'Alhambra, au cœur de la légende de l'Al-Andalus et de la Reconquista, cause des larmes de Boabdil, inépuisable réservoir de thèmes, de formes et de récits pour la littérature occidentale demeure, pour le Romantisme, d'une des sources favorites de la mise en scène du régime d'autorité romantique » écrit-elle fort justement.

Avant de clore cette première partie consacrée au milieu érudit formé d'antiquaires, d'orientalistes et de médiév(al)istes et aux interpénétrations entre milieux savants et littéraire, Christine Ferlampin-Acher se propose de travailler sur la question de la vulgarisation à travers l'œuvre d'Alfred Delvau, un journaliste et écrivain touche à tout (1825-1867), qui a entre autres publié des adaptations destinées à un assez large public de romans et de chansons de geste médiévaux. Diffusés d'abord en 29 livraisons à 50 centimes de 48 pages chacune en 1859-1860 (*Bibliothèque bleue : romans de chevalerie des XII^e, XIII^e, XIV^e, XV^e et XVI^e siècles*), ces textes, auxquels d'autres sont ajoutés, sont republiés en 1869 par le libraire Bachelin-Deflorenne, en 1869, en quatre tomes qui constituent une collection, comme le suggère le titre *Collection des romans de chevalerie*. Cet ensemble regroupe des adaptations de textes médiévaux, aussi bien des chansons de geste que des romans français (mais aussi, marginalement, deux textes qui renvoient aux traditions médié-

vales saxonne et scandinave), d'*Amadis de Gaule* et d'*Amadis de Grèce*, mais aussi des récits de Voltaire comme *Babouc* ou *L'histoire du bon bramin*, « La princesse de Trébisonde », qui est tiré des *Mille et une Nuits*, ou bien encore « Khaled et Djaïda », tiré du *Roman d'Antar* et *Le Livre des Rois* de Firdousi. Deux chapitres, sur la langue et la littérature, peuvent contribuer à donner à l'ensemble une coloration savante, dont l'authenticité est à évaluer, en même temps que l'usage que Delvau fait de ses sources, entre citation, collage, et faux. Cette Collection est intéressante à plus d'un titre. L'articulation entre revendication d'un savoir sérieux et adaptation plaisante et libre pour un large public de textes du moyen âge, entre Médiévisme et Médiévalisme donc, mais aussi parce que le moyen âge côtoie des textes « exotiques », orientaux par leur cadre ou leur origine, de Firdousi à Voltaire. Par ailleurs, si une grande partie de la production de Delvau, relève du réalisme, on note aussi dans cette publication, qui était certainement supposée financièrement profitable, de nombreux traits romantiques, qui pouvaient plaire à une partie du lectorat atteint de Bovarysme⁴¹ et dont les fantasmes livresques mêlent esprit troubadour et orientalisme de pacotille.

Il aurait manqué un aspect qui nous semble important si nous n'avions pas abordé la question de la vulgarisation dans les foyers en envisageant les images du Moyen Âge et de l'Orient qui se développent dans les lectures familiales : *Magasin Pittoresque*⁴², *Journal des Demoiselles*, *Musée des Familles*... Ainsi on constate, par exemple, que le *Musée des Familles* fait découvrir « Histoire et moeurs de l'Orient : Gazzi-Hassan-Pacha » « les moeurs de l'Orient » à travers « les Bayadères de Perse et leurs chants » ou « Les barbiers turcs et leurs boutiques⁴³ », ces rubriques voisinant avec « Le Renard, roman du treizième siècle » sans oublier le « Voyage dans l'Inde. Monuments », tant du point de vue des textes que des illustrations d'ouvrages.

Dans son article consacré au Moyen Âge dans le *Magasin Pittoresque* d'Édouard Charton qui entend « servir la cause de l'instruction et de l'éducation »,

41. Voir ce qu'écrit Flaubert à Louise Colet, le 3 mars 1852 : « Voilà deux jours que je tâche d'entrer dans des rêves de jeunes filles et que je navigue pour cela dans les océans laiteux de la littérature à castels, troubadours à toques de velours à plumes blanches. » Rappelons que c'est en mars 1852 devant la cataracte du Nil que Flaubert s'écrie à propos de son héroïne : « Je l'appellerai Emma Bovary ! »

42. Cf. Marie-Laure AURENCHÉ, « Du *Magasin pittoresque* au *Tour du Monde* : l'orientalisme d'Édouard Charton (1833-1870) », in Daniel LANÇON (dir.), *L'Orient des revues (XIX^e et XX^e siècles)*, Grenoble, UGA, 2017, p. 53-71. Voir aussi Chantal KERRAND, « *Le Magasin pittoresque*. Le Moyen Âge vu au travers de ce périodique illustré du XIX^e siècle (1833-1890) », *Miscel. lânia*, I, 1, 1993, p. 281-294.

43. *Musée des Familles*, 1849, vol. 7, p. 206-210.

Chantal Kerrand a souligné la place essentielle qu'occupe le Moyen Âge. Avec son encyclopédie illustrée, Charton fait appel à des spécialistes pour rédiger des articles et des peintres célèbres pour illustrer richement ses numéros. L'illustration se veut outil pédagogique et « source d'évasion », une manière de faire découvrir le patrimoine médiéval et l'Orient. Rappelons que les années 1830-1840 correspondent à la nomination d'inspecteur des Monuments historiques, d'abord Ludovic Vitet puis Prosper Mérimée et la création de la première chaire d'archéologie médiévale qu'occupe Jules Quicherat (1847). De ce point de vue, le *Magasin Pittoresque* joue un rôle de premier plan dans la sensibilisation à la sauvegarde du patrimoine et la vulgarisation des savoirs. Chantal Kerrand note que si l'on assiste à un très fort engouement pour le Moyen Âge, cet engouement va s'estompant au cours des décennies suivantes. « Entre 1833, année de création du journal, et 1890, date à laquelle Edouard Charton décède, [...] le nombre d'articles sur le « médiéval » accuse une baisse de 75 %. » Toutefois cette évolution n'est pas continue car elle observe deux pics davantage tournés vers le Moyen Âge : 1865-1866 et 1871-1872 à relater le réveil des nationalités. La redécouverte du Moyen Âge irait de pair avec la hausse des « aspirations nationales ». Dans ce travail passionnant, Chantal Kerrand montre encore que la musique est le parent pauvre par rapport à la littérature et l'architecture qui occupent l'essentiel des feuillets.

Si l'on compare avec ce qui se joue pour la place de l'Orient, il apparaît que : « Dans le *Magasin pittoresque*, de 1833, date de sa création, à 1870, date de la chute du Second Empire, le nombre des articles portant sur le Maroc, l'Algérie, l'Égypte, la Grèce, la Turquie, la Syrie, le Liban, Israël, l'Irak et l'Iran (pour s'en tenir à la terminologie actuelle) varie d'une année à l'autre de 15 à 45 : c'est dire que 10 % des articles du recueil traitent de l'Orient, avec des pointes de 16 % et de 18 % lors de la seconde guerre de Syrie (1838-1840), et de 18 % à 15 % lors de la guerre de Crimée (1853-1856) » souligne pour sa part Marie-Laure Aurenche.

« Dans le *Magasin* dit *pittoresque*, c'est-à-dire illustré, l'évocation de l'Orient se fait par les images autant que par les textes. », explique-t-elle encore. De grands peintres participent à l'aventure parmi lesquels Delacroix, et elle ajoute :

Après 1870, la peinture orientaliste n'est plus guère de saison : les rédacteurs se préoccupent de sensibiliser les lecteurs à l'avènement de la République ! Mais la littérature des voyages dans les contrées lointaines et en particulier en Orient, a occupé jusqu'à 1860 dans le *Magasin pittoresque* une place de plus en plus grande au point d'entraîner, comme on le verra, la création du *Tour du monde*⁴⁴.

44. Marie-Laure AURENCHÉ, *ibid.*

Ainsi il est heureux qu'en clôture de ce premier volet, la dernière contribution se propose de croiser le regard d'une spécialiste en Sciences de l'Information et de la Communication, Laurence Corroy avec celui d'une médiéviste, Bénédicte Milland-Bove, afin d'explorer les liens entre médiévalismes et orientalismes dans deux revues pour le jeune public, le *Journal des demoiselles* et le *Journal des enfants*, dans une contribution intitulée « Médiévalismes et orientalismes dans le *Journal des Enfants* et le *Journal des Demoiselles* sous le règne de Louis Philippe ». Les autrices constatent que « les deux périodiques mettent en avant leur volonté d'instruire, d'ouvrir l'esprit du jeune public, mais il s'agit d'un savoir contrôlé et médiatisé ; de vulgarisation (simplification) plus que de médiation ». Elles concluent en ces termes :

Les enjeux idéologiques et fantasmatiques dans la représentation de l'Orient et du Moyen Âge sont donc bel et bien présents dans cette entreprise de vulgarisation. Face aux incertitudes du présent, le souvenir des victoires passées est constamment ravivé. Si on peut observer une différence selon le genre du lectorat auquel s'adressent les périodiques, on constate aussi que, contrairement à ce qui se passe dans certaines revues féminines, les jeunes lectrices du *Journal des Enfants* et du *Journal des Demoiselles* ne sont pas laissées en dehors de l'actualité ni de l'Histoire, et que les deux revues portent largement la trace des préoccupations politiques du temps.

Au-delà du politique, l'« exotisme » des savants et des écrivains se développe sur le régime de la découverte et des retrouvailles dans une quête nostalgique : goût pour l'antan et goût pour l'ailleurs vont de pair ; rêve d'un passé qui s'incarne dans un ailleurs (l'Orient) mais aussi dans un autrefois (le Moyen Âge). Cette redécouverte du Moyen Âge par les écrivains et les érudits se joue sur le mode de la mémoire, de la rémanence d'une chose dont on sait qu'elle appartient au passé, autrement dit ce Moyen Âge n'existe qu'« à condition d'être déjà mort⁴⁵ ». À l'opposé, l'Orient offre le double avantage de donner à voir en abyme le Moyen Âge ou des fragments du Moyen Âge tout en renvoyant à son propre présent. *In fine* en se vulgarisant, en quittant le champ des recherches pour celui du décor et des accessoires, le Moyen Âge et l'Orient subissent tous deux un processus d'exotisation voire de rétro-exotisation, qui peut confiner au kitsch, en tant que réservoir d'une imagerie exotique et nostalgique au second degré, aspect que la seconde partie s'emploie à étudier. Cette seconde partie est consacrée aux relations entre

45. Jean-Marc CHATELAIN, « De l'errance à la hantise : la survivance des chevaliers aux XVII^e et XVIII^e siècles », p. 35-48. (p. 36 pour la citation), in Isabelle DIU, Elisabeth PARINET et Françoise VIELLIARD (dir.), *Mémoire des Chevaliers. Édition, diffusion et réception des romans de chevalerie du XVI^e au XX^e siècle*, Paris, École des chartes, 2007, p. 48.

le Moyen Âge et l'Orient dans les arts visuels et auditifs et envisage notamment cette question du kitsch.

Dans une étude comparée de la place et des enjeux de l'Orient et du Moyen Âge dans les tragédies et comédies de Voltaire, Marie-Cécile Schang montre que « Voltaire semble faire dans les tragédies et dans les comédies deux usages différents de la matière historique qui lui fournit un cadre et une intrigue, il fait en réalité de l'association des deux univers médiéval et oriental un usage similaire. En procédant à une réévaluation de l'héroïsme, par l'intrusion de l'élément oriental au sein d'un ordre médiéval archaïque, son théâtre invite aussi s'affranchir d'une poétique trop normative, des genres dépassés et de la dictature du divertissement, au nom du spectaculaire et de la sensibilité. L'élément oriental fonctionne comme un révélateur, en ce qu'il remet en question l'ordre établi, représenté par un Moyen Âge qui symbolise des valeurs désuètes et un héroïsme d'un autre âge ».

Pierre Larcher, dans sa contribution « De Gounod à Nerval et retour », nous livre une analyse érudite de *La Reine de Saba* (1862) de Charles Gounod (1818-1893). Le livret est tiré de l'« Histoire de la Reine du matin et de Soliman prince des génies » racontée dans les Nuits de Ramazan, dernière partie du *Voyage en Orient* (1851) de Gérard de Nerval (1808-1855). Cette histoire croise deux légendes d'origine biblique. L'une est celle de la reine de Saba, mais vue ici à travers sa postérité islamique, comme le révèle l'onomastique : Soliman pour Salomon et Balkis, nom de la reine dans la tradition islamique. L'autre est la légende, maçonnique, d'Hiram, mais auquel est substitué ici un autre personnage biblique, Adoniram, conte et livret se focalisant sur son activité d'artisan bronzier (épisode de la « mer d'airain »). La composante orientale du conte a ainsi une dimension diachronique, très exactement catachronique, nous menant du Proche-Orient ancien à l'Orient musulman. Pierre Larcher nous éclaire sur la composante maçonnique du conte qui a aussi une dimension diachronique, mais cette fois-ci anachronique (la légende d'Hiram n'est constituée qu'au XVIII^e siècle), nous ramenant aux corporations et au compagnonnage médiévaux : les deux composantes sont ainsi, d'une certaine manière, en synchronie, Nerval soulignant lui-même la connexion entre orientalisme et médiévalisme.

Dans une enquête minutieuse et stimulante, Nadège Le Lan nous fait découvrir le dernier opéra, *Lancelot*, de Victorin Joncières, critique et compositeur musical créé en 1900 pour l'opéra de Paris. Elle montre que « ce corpus, destiné au grand public, donne à voir un Moyen Âge visuel soigneusement documenté, pluriel, il révèle, dans les costumes et la mise en scène, des partis pris orientalistes, et des dettes gigognes. L'iconographie retenue par les revues ou fabriquée par elles, la coexistence de l'Orient et du Moyen Âge va de pair avec la ligne éditoriale

et l'objectif de dépaysement desdites revues, notamment dans le contexte de l'Exposition universelle de 1900. » Elle souligne encore comment se crée un Moyen Âge pluriel, oscillant entre régionalisme breton et exotisme oriental. Elle analyse notamment les costumes pour lesquels on s'inspire des travaux de Viollet-le-Duc et de Jules Quicherat et relève que les « costumes soutiennent, d'une part, un *continuum* exotique – Moyen Âge pluriel, dans une succession d'âges et une variété de lieux –, d'autre part, un exotisme à double entrée – de la Bretagne à Byzance, et retour ».

Dans « Rêves d'Orient et de Moyen-Âge chez les romanciers romantiques », Isabelle Durand ouvre le champ de réflexion à une comparaison de ce qui se joue chez Novalis, Scott et Dumas dont les romans usent d'une « esthétique du contraste que nous proposons ces romans « médiévalistes », en confrontant les représentants de deux civilisations tracées à grands traits, et toutes deux étrangères au lecteur du XIX^e siècle ». A travers trois exemples romantiques allemand, anglo-saxon et français que sont *Henri D'Offerdingen* de Novalis, *Ivanhoé* de Walter Scott et *Le Bâtard de Mauléon* d'Alexandre Dumas, elle étudie comment le fantasme oriental vient se greffer sur la rêverie médiévale pour dessiner un espace-temps largement imaginaire sur lequel les romantiques projettent leurs aspirations et conclut « l'Orient, comme le Moyen Âge, représente avant tout l'altérité radicale, un mode de vie et de pensée différent, “plus” que soi : plus sauvage, plus religieux, plus violent, plus passionné, plus primitif ».

Patricia Victorin propose une réflexion sur le motif de la femme au perroquet dans la littérature et en peinture au croisement du Moyen Âge occidental et oriental, à travers le devenir et les adaptations du *Touti Nameh* au XIX^e siècle. Elle montre que ce récit a irrigué la littérature mais aussi la peinture du XIX^e siècle tout en s'inscrivant dans une longue tradition picturale occidentale qui unit la femme et le perroquet. La femme au perroquet peut en effet prendre diverses semblances de la Vierge à la femme érotisée et nue et ce motif se situe à la confluence de nombreuses traditions qui s'enracinent aussi bien dans le Moyen Âge occidental qu'en Orient. L'oiseau occupe une place de premier plan et conjoint des espaces et des temporalités : le mysticisme chrétien et marial, l'exotisme de l'Orient, la religion et la sensualité, le couvent et le harem.

Mercedes Volait travaille, pour sa part, un sujet peu connu : « Les intérieurs orientalistes du comte de Saint-Maurice et d'Albert Goupil : des “Cluny arabes” au Caire et à Paris à la fin du XIX^e siècle. » Elle explique notamment que « durant la décennie 1870, des collectionneurs d'art islamique, parmi lesquels figurent Gaston de Saint-Maurice, Alphonse Delort de Gléon, Ambroise Baudry, Ernest de Blignièrès, Albert Goupil, Edmond de Rothschild et Henry

D'Allemagne, mettent en œuvre, en Égypte comme en France, des décors orientalistes mêlant remplois, répliques et éléments *à la manière de*. Leur goût pour l'art islamique n'est pas exclusif puisque tant Saint-Maurice que Goupil ont réuni et installé des objets d'art d'autres époques et provenances ; cela est vrai aussi de tous les autres collectionneurs évoqués. La perspective est donc bien historiciste plutôt qu'à proprement parler exotique ou orientaliste ». Cet « antiquarisme décoratif » qui se distingue fondamentalement de la « bibelotisation » qui concerne davantage les classes moyennes, participe d'un « ennui fin-de-siècle » et relève surtout du goût de célibataire à l'instar du Comte de Montesquiou qui fonde un véritable « théâtre domestique ». On songe encore à Pierre Loti dont les « nostalgismes » mêlaient néomédiéval et néooriental⁴⁶.

Dans sa contribution « Kitsch romantique et médiévalisme en Espagne », Lionel Souquet rappelle les définitions de cette notion complexe qu'est le kitsch et se propose de l'appréhender à partir d'œuvres empruntées à la littérature espagnole et à l'art visuel. Il analyse comment des formes caricaturales et réactionnaires du romantisme européen et surtout allemand – un sentimentalisme exacerbé confinant à la mièvrerie et une fascination pour un Moyen Âge particulièrement exotique, pittoresque et orientalisant lorsqu'il est associé à l'Espagne de l'occupation musulmane – furent introduites et diffusées en Espagne, pendant et après l'occupation napoléonienne, pour des raisons idéologiques en opposition avec la pensée des Lumières et les idées libérales venues de France. Sous les règnes des Bourbons d'Espagne Ferdinand VII (1814-1833) et Isabelle II (1833-1868), période de grands troubles politiques et de décadence économique et socioculturelle, la propagande récupère la figure emblématique d'Isabelle La Catholique dont le règne avait marqué la fin du Moyen Âge et l'apogée de l'empire espagnol, mais aussi l'expulsion des juifs d'Espagne en 1492. Il étudie notamment le cas de Gustavo Adolfo Bécquer (1836-1870), étoile incontestée du romantisme espagnol tardif, auteur fortement inspiré par Heine. Bécquer est emblématique de la « *cursilería* », un kitsch espagnol faussement inoffensif et verse dans la mièvrerie tout en diffusant sournoisement, dans certaines de ses *Légendes* gothiques une idéologie réactionnaire ultra-catholique, d'un antisémitisme aussi haineux et caricatural que grotesque.

Victoria Ambrosini Chenivresse poursuit la réflexion de Lionel Souquet sur le kitsch et la prolonge dans l'univers contemporain des *manga* avec sa contribu-

46. Cf. Alain QUELLA-VILLÉGER, « Une fête médiévale chez Pierre Loti, à Rochefort, le 12 avril 1888 », in Séverine ABIKER, Anne BESSON et Florence PLET (dir.), *Le Moyen Âge en Jeu*, Pessac, Presses universitaires de Bordeaux, 2010, p. 263-275.

tion intitulée « Auto-orientalisme et anti-médiévalisme : les doubles jeux de l'art contemporain au Moyen-Orient et au Japon ». Elle analyse notamment ce qu'elle nomme « l'auto-orientalisme des artistes du Moyen-Orient, qui s'emparent de cet imaginaire politique et esthétique, dénonce les clichés culturels » et montre que les artistes « utilisent l'effet de surenchère visuelle propre au kitsch ». Parallèlement, elle observe que le médiévalisme fait l'objet d'un rejet chez les artistes japonais auteurs de manga. Elle conclut de manière convaincante : « Le parti-pris de la représentation culturaliste propre à l'orientalisme caractérise donc également le *médiévalisme*, cette projection du présent sur le passé, qui fait du Moyen Âge, l'envers positif de l'individualisme moderne et occidental. Ce que désignent les artistes japonais est donc l'État qui récupère les valeurs traditionnelles de subordination individuelle. Le détournement des *manga* permet donc de dénoncer le *médiévalisme* de l'État, qui récupère cette subordination féodale, pour conforter son emprise sur la société. »



L'ouvrage se clôt sur la postface de Michèle Gally fort joliment et justement intitulée « L'Ailleurs du Moyen Âge » dans laquelle la médiéviste et spécialiste des médiévalismes retisse les fils qui unissent Moyen Âge et Orient, Médiévisme et Médiévalisme car « l'ailleurs du Moyen Âge rencontre aussi en ce même xix^e siècle bouillonnant et révolutionnaire un autre ailleurs, celui de l'Orient. », Écrit-elle. Elle ajoute « Le fait que les deux, le médiéval et l'oriental, s'allient, et plus encore, se combinent à la même époque questionne les modalités de la présence et du besoin de l'altérité au cœur du vécu et de la création. »

Certes, l'itinéraire ici proposé est lacunaire mais il a le mérite d'ouvrir certains champs à défricher encore. On aurait aimé proposer une analyse de l'intérieur de la Maison de Hauteville, que Hugo achète en 1856, où il demeura en exil à Guernesey. Cette maison-musée⁴⁷ que Hugo décora à sa convenance, est comme la mise en abyme de son esthétique, mêlant Moyen Âge et Orient, style gothique et style orientalisant, confinant au kitsch. Il fait tendre les murs de tapisseries qui évoquent le Moyen Âge ajoutant des divans à l'orientale ici, des objets chinois ou de la faïence de Delft là⁴⁸. Une telle étude aurait permis de réfléchir à la rencontre de ces deux univers, ces deux veines artistiques chères à Hugo. On songe aussi à Pierre Loti qui avait transformé sa maison natale de Rochefort en fragments

47. La maison se visitait du vivant de son créateur.

48. Voir le très intéressant article de Corinne CHARLES, « Moyen Âge et Romantisme : le mobilier de Victor Hugo », *Zeitschrift für schweizerische Archäologie und Kunstgeschichte*, n° 54, 1997.

du monde, chaque pièce évoquant un de ses voyages, chambre chinoise, pagode japonaise, mosquée et salon turc avec sofa et tentures orientales. Il n'en nourrissait pas moins une passion pour le Moyen Âge comme en témoigne cette fête médiévale qu'il organisa à Rochefort le 12 avril 1888. Il y fit revivre l'année 1470, vêtu d'un surcot violet à revers d'hermine tandis que son épouse revêt le costume de Charlotte de Savoie. C'est à un véritable banquet médiéval qu'il convie ses invités avec intermèdes, dans un luxe digne de la cour de Bourgogne du Moyen Âge tardif⁴⁹.

Il demeure des lacunes pour ce qui est de la dimension picturale et il aurait été intéressant de creuser les points de convergence entre deux mouvements contemporains : le Préraphaélisme qui explore la matière arthurienne et tristanienne héritée du Moyen Âge et l'Orientalisme pictural. Un sujet qui mériterait qu'on lui consacrait un livre. C'est donc avec humilité que nous présentons ce recueil, fruit de la collaboration de littéraires, d'historiens, de médiévistes et de spécialistes des XVIII^e ou XIX^e siècles en espérant qu'il donnera envie de poursuivre la réflexion ici esquissée. Il n'en demeure pas moins que l'ouvrage invite à poursuivre ce dialogue encore neuf entre spécialistes des médiévalismes et des orientalismes et l'on ne doute pas qu'un tel dialogue se révélera fructueux.

49. Voir la passionnante contribution d'Alain QUELLA-VILLÉGER, « Une fête médiévale chez Pierre Loti, à Rochefort, le 12 avril 1888 », in Séverine ABIKER, Anne BESSON et Florence PLET (dir.), *Le Moyen Âge en jeu*, Pessac, Presses universitaires de Bordeaux, 2010, p. 263-275.